

Lettre au syndic

Autor(en): **Marti, Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **77 (1950)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227277>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Lettre au Syndic

Paris, le 26 décembre 1949.

Cher papa,

J'ai l'intention de te relater aujourd'hui un événement tragi-comique auquel il me fut donné d'assister, il y a quinze jours à peine, dans la banlieue parisienne, et qui faillit déshonorer à tout jamais l'estimable corporation des croque-morts. Mais voyons l'aventure à son début.

Quand, le matin de l'événement, je descendis la ruelle mal pavée qui sépare ma maison de la rue, il régnait un brouillard épais et glauque comme un chocolat militaire. J'avais dans la poche de mon pardessus le petit carton pâle, reçu la veille, qui me priait d'assister aux obsèques religieuses de Monsieur P. P., décédé prématurément à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir consciencieusement volé son prochain, ses proches et ses voisins.

Il serait fastidieux de t'expliquer par quelle circonstance je me trouvais invité à accompagner cette vieille canaille à sa dernière demeure. Qu'il te suffise de savoir que son parent le plus proche, un cousin éloigné, pour lequel il avait eu quelques « méchancetés », est de mes amis.

N'ayant nullement l'intention de dépenser deux cents francs de taxi pour un homme qui, même vivant, ne me les aurait pas remboursés, je me vis obligé de faire trois-quarts d'heure d'autobus. J'arrivai au domicile mortuaire avec dix bonnes minutes d'avance sur l'horaire prévu par l'ordonnateur, malgré le brouillard qui, me masquant les numéros des maisons, m'obligea de demander à toutes les concierges de la rue à quel étage habitait le défunt. Je remarquai que l'atmosphère était plus ennuyée que triste et j'en fus soulagé. Une quinzaine de personnes composaient cette

entité qu'on appelle généralement « les proches ». Les présentations furent faites et je pus constater que, si nous portions tous des vêtements sombres, seule la concierge était en noir (je ne parle pas de l'ordonnateur qui, lui, est en quelque sorte en uniforme).

Le corbillard était annoncé pour neuf heures cinquante-neuf. Dix heures sonnaient quand un bruit de sabots bien ferrés fit sonner les pavés. Je regardai machinalement ma montre, ce qui eut pour effet de me mettre de mauvaise humeur, car je m'aperçus que je l'avais oubliée.

Nous descendîmes les dix-huit marches qui nous séparaient du corbillard et, quand tout fut réglé, nous nous mîmes en route, en même temps que le cheval, au cri de « Hue, Nestor ! »

Les quinze premiers mètres, il ne se passa rien, sinon qu'un vieux cycliste, porteur de deux mètres de tubes galvanisés, faillit éborgner le cheval, gêné qu'il était par un brouillard de plus en plus dense.

Au vingtième mètre, le corbillard dériva doucement vers la gauche, longeant dangereusement le trottoir, pour revenir ensuite reprendre sa droite. Je mis cette incartade sur le compte du brouillard. Les visages, un instant levés, reprirent la pose, nez contre terre. Un autobus nous croisa, les phares en code, grouillant de monde. Puis, lentement, le corbillard repartit à gauche. Nous le suivîmes patiemment, abîmés dans nos rêveries. Il rejoignit la droite : nous aussi. Il recommença encore son manège, une fois, puis une autre, et nous le suivîmes à nouveau. Je commençais à me demander si ce cheval n'était pas plutôt un mulet, habitué aux routes de montagnes en lacets, quand l'idée me vint d'examiner le cocher. Sa longue silhouette

était secouée par les violents hoquets qui la laissaient chaque fois pantelante. Brusquement, l'affreuse vérité m'apparut : nous étions pilotés par un croque-mort ivre et nous allions à la messe en zigzaguant comme des soudards. Je regardai autour de moi : on ne semblait s'être aperçu de rien et chacun fixait ses pieds comme s'il les voyait pour la première fois.

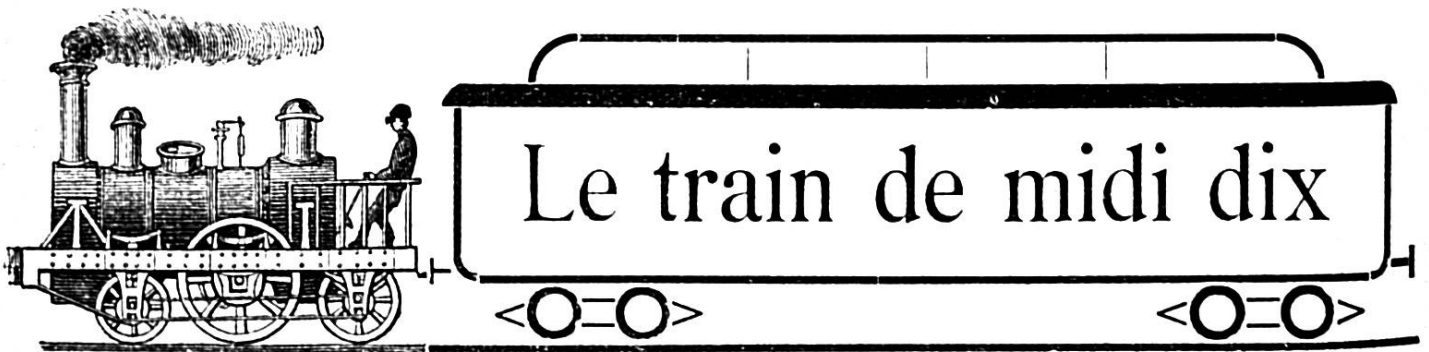
L'église, heureusement, n'était plus éloignée. Nous l'atteignîmes tant bien que mal et l'on y porta le cercueil. Chacun suivit et je restais seul sous le porche, cherchant à percer le brouillard. Le cheval piaffait dans un coin et, sur son siège, le cocher se tenait l'estomac. Un grand calme régnait

alentour. Je réfléchis à l'endroit où j'avais pu laisser ma montre. Sur la table de nuit ? Non. Alors, à la cuisine ? Ou peut-être mieux, dans le cabinet de toilette ? J'étais sur le point de la rerouver quand un bruit de sabots me fit tourner la tête. Et je vis, chose stupéfiante, le corbillard s'en allant au pas (sans doute vers l'écurie), le cocher endormi sur son siège, poursuivi par l'ordonnateur des pompes funèbres, pâle et débraillé, qui criait à tue-tête :

— Mais, réveille-toi, Louis, ne fais pas l'imbécile ! Faut qu'on aille au cimetière !

Ton fils affectionné : Justin.

p. c. c. Claude Marti.



UNE EPIDEMIE

Une véritable épidémie sévit parmi la gent écolière qui, six jours par semaine, rentre au bercail par le train de midi dix.

Une épidémie qui, jadis, alors que l'automobile était un moyen de locomotion réservé aux millionnaires ayant argent et temps à perdre, sévissait dans le monde des commis voyageurs.

Une épidémie de yass, vous avez deviné !

Des groupes de pas plus hauts que trois pommes, serviettes « aguillées » en instable équilibre sur huit genoux striés d'ecchymoses et d'égratignures, tapent consciemment le carton.

Et les geignardes bonnes dames de se lamenter, dans le parmi du dedans de leur cœur angoissé, sur la déchéance de la jeunesse actuelle.

Et les braves pères de famille, pleins de la conviction que ce n'est pas « la leur »

qui se permettrait pareille incongruité, se plongent dans la lecture du journal, pour ne pas être dans l'obligation d'intervenir...

— Vous ne trouvez pas que c'est révoltant de voir tous ces gamins jouer aux cartes ? demande une dame à son vis-à-vis qui joue merveilleusement au sourd.

Plus poli, ce simili-sourd, que son malhonnête de voisin qui répond :

— Que voulez-vous, Madame, il faut marcher avec son temps ! Quand il avait leur âge, votre mari se livrait certainement à des jeux plus innocents et plus intelligents. En toute franchise, je vous avoue que j'aime mieux les voir yasser dans le train que jouer aux « nius » sur la place Saint-François !

On est tous citoyens d'un pays civilisé, que diable !

Qu'un ivrogne se permette de crier les pires insanités dans le train, il est rare de